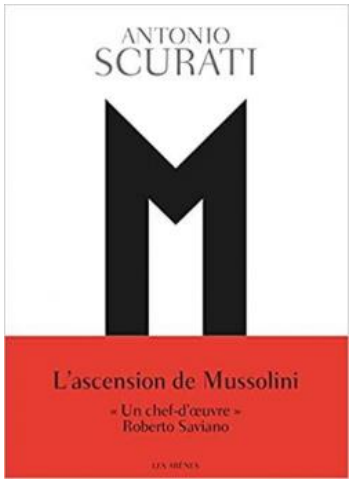
SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale



Mussolini peut-il être un personnage de roman ? Telle était la question posée par ***Xavier Mauduit*** dans le Cours de l'Histoire, sur France Culture, le 24 décembre dernier, dans le cadre d'une émission qui s'inscrivait dans la série : *raconter l'histoire autrement*. ***Antonio Scurati*** l'auteur de ***M L'ENFANT DU SIÈCLE*** (publié aux éditions **Les Arènes**, en 2020 et traduit de l'italien par ***Nathalie Bauer***) était son invité.

Le titre du livre, sans que ce sujet n'ait été évoqué, lors de l'interview, ne peut manquer de faire écho, à ***LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE*** d'***Alfred de Musset***, le rejeton, d'une autre génération celle-là, *ardente, pâle, nerveuse,* entièrement conçue à l'entendre, *entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours* et dont *les pères ensanglantés apparaissaient, soulevaient leurs progénitures sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval* pour repartir aussitôt se couvrir de gloire sur les champs de bataille napoléoniens. Une génération, la sienne, celle des fils, lui apparaissant, à l'issue de cette sanglante épopée, comme une génération sacrifiée, celle d'*une jeunesse soucieuse* qu'il dépeint, *assise sur un monde en ruines*, au lendemain de la chute du seul homme qui était, il y a peu encore, *en vie en Europe*, quand *le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré*.

Allusion volontaire ou déguisée à ce ***Musset*** (que le hasard du classement alphabétique, rapproche dangereusement de Mussolini dans le Petit Robert des noms propres, si ne s'interposait, fort opportunément, entre eux, ce Mussidan, chef-lieu de canton de la Dordogne) qui autorise, néanmoins le détour par cette sempiternelle resucée de la fin d'un monde. Celle vécue à nouveau, un siècle plus tard, par nos grands-parents ou arrière-grands-parents qui connurent eux, l'apocalypse de la Grande Guerre, au terme de laquelle et toujours sur des monceaux de cadavres, il s'agit plus que jamais, de faire table rase du passé, où tout devient possible et parfois le pire.

Acheté le jour même, c'est dire si je n'ai pas chômé, j'ai terminé groggy et pantelant, quatre jours plus tard, la lecture de ***M L'ENFANT DU SIÈCLE*** (842 pages qui ne doivent pas effrayer, ni dissuader de le lire avec passion et frénésie !). Il est vrai que l'auteur qui se proposait, rien moins que de tenir son lecteur en haleine, a visiblement bien réussi son coup. Un coup de maître assurément. Le livre, premier volume d'une trilogie, s'est vendu, en Italie, d'ores et déjà à 500 000 exemplaires. Il a reçu en outre, le prix Struga, l'équivalent, en France, du prix Goncourt.

Un ouvrage précédé de cet avertissement : *Les évènements et les personnages de ce roman documentaire ne sont pas le fruit de l'imagination de l'auteur. Au contraire, les faits, les personnages, les dialogues et les discours relatés ici sont tous historiquement documentés et/ou rapportés par plusieurs sources dignes*

de foi. Reste cependant que l'Histoire est une invention à laquelle la réalité apporte ses propres matériaux. Mais sans arbitraire.

Récit chronologique, mené tambour battant, de 1919 à 1925, de la résistible ascension d'un homme et d'une idéologie néfaste. Va-et-vient continuel. Narration totale. Regard porté sur la réalité, vue sous toutes ces facettes, où *tout se tient* (en français dans le texte) selon ***Antonio Scurati***, forcé de constater que le terme équivalent n'existe visiblement pas dans la langue de ***Dante***.

Un ouvrage inclassable, ce qui du propre aveu de l'auteur, est plutôt bon signe mais qui lui a attiré, dans son pays, les foudres de certains cercles académiques. Un auteur qui n'est pas historien, on l'aura compris mais professeur de littérature comparée et d'écriture créative. Un auteur, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, qui apporte au passage, un cinglant démenti à cette mort, mille fois proclamée du roman, qu'il juge, à juste titre, infondée, démontrant à l'appui que ce genre tant décrié est et demeure la forme littéraire de la démocratie, en tant qu'il s'adresse à tout le monde. Une autre de ses vertus étant qu'il est seul capable de faire littéralement sentir et ressentir aux lecteurs une ambiance, une atmosphère, l'auteur ne renonçant pas, parfois, à ancrer la narration dans le réel le plus trivial, comme dans ce chapitre où, au soir de la pitoyable marche sur Rome, dans sa chambre d'hôtel, où : *ça sent les pieds*, M vient en effet d'ôter ses guêtres, de délacer ses chaussures, imposant cette puanteur à ses sbires qui doivent la supporter et dont ***Scurati*** suggère habilement ainsi, la soumission, en passe de devenir bientôt celle de tout un peuple. Soutenant et illustrant par la même occasion, l'idée que si l'historien en est réduit à s'arrêter derrière la porte, le romancier lui, n'hésite pas à l'ouvrir et à en franchir le seuil.



Le double enjeu du livre : raconter le fascisme de l'intérieur, par le prisme, la lorgnette des fascistes, en changeant ainsi délibérément de point de vue ; en n'adoptant plus uniquement celui des victimes. Créer du même coup, une narration qui soit, une synthèse fidèle des sources les plus variées, sans en exclure aucune. Poussant même le scrupule à intercaler, à la fin de la plupart des chapitres, nombre de documents dont il s'est inspiré, permettant ainsi au lecteur, après coup, de vérifier les faits relatés, qui sans cela, pourraient lui paraître parfois invraisemblables. Jamais, toutefois, sous forme de notes, mais en les juxtaposant à la narration, juste après le récit des évènements qui les précède et toujours à chaud.

Au fil de la lecture, un premier constat s'impose : la cécité des témoins de l'époque qui n'ont rien compris à ce qui se jouaient, apportant leur caution, se compromettant, se discréditant à qui mieux mieux (de ***Benedetto Croce*** à ***Luigi Pirandello***, la liste est longue de ceux qui se laissèrent abuser, pensant rester maître du jeu après avoir laissé entrer le loup dans la bergerie). Cécité (ou aveuglement) subtilement suggérée par cette scène dantesque qui décrit une expédition punitive bestiale et criminelle, accomplie en Polésine, en février 1921, par une demi-douzaine de nervis squadristes, passablement avinés, à l'heure où tout le monde dort : *les femmes et les hommes, les pères, les mères et les enfants, les bêtes à l'étable, les chiens dans leur niche, ainsi que les centaines d'espèces sauvages, mammifères, reptiles, batraciens et poissons qui hivernent sur les terres humides du delta.* (…)

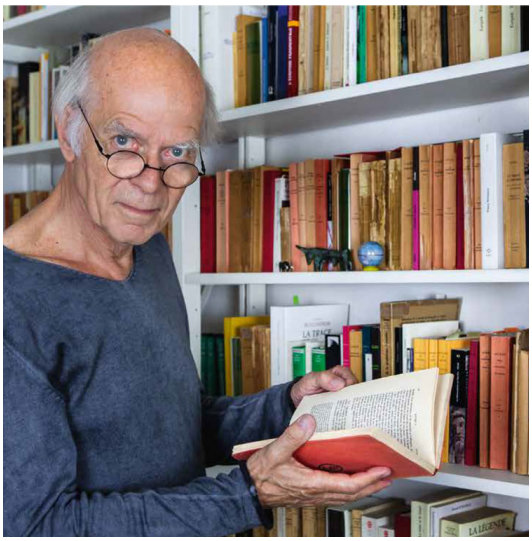
Non loin de la ferme, le camion ralentit encore, avançant presque au pas. On suggère d'éteindre les phares, mais le ciel est vide, sans lune, et l'on risquerait de s'écarter de la route. Les créatures infimes qui vivent en rampant sur le sol sortent de leur tanière, attirées par la lumière. Rats, taupes, lézards, geckos, salamandres, couleuvres, vers, crapauds, grenouilles et mille-pattes s'approchent du véhicule. Les premières à chercher le jour artificiel des phares, pour s'y cogner, sont des phalènes de toutes les dimensions.

On s'y cogne nous aussi à cette terreur panique qui semble s'emparer de la nature tout entière et dont le récit dépasse de plusieurs coudées, l'effroyable et pourtant implacable recension des faits, à l'image de celle effectuée, patiemment par Giacomo Matteoti, martyr du fascisme, incarnation de l'esprit de résistance qui dressera, avant de succomber à son tour, l'inventaire implacable des exactions commises en *Une année de domination fasciste* (1922) soit *42 assassinats, 1012 bastonnades, tabassages, agressions, 184 dévastations d'édifices et de domiciles, 24 incendies de sièges de journaux*. ***Scurati*** suscite, chez son lecteur, outre l'effroi, le sentiment d'être, à son tour, comme purent l'être les contemporains, le témoin impuissant d'une abomination qui ne met pas seulement ceux qui l'ont perpétrée aux bans de l'humanité mais aussi tous ceux qui, fermant les yeux, s'en rendirent complices.

Le deuxième constat, est-ce besoin de le préciser, c'est que M, apparaît comme l'archétype des leaders populistes d'aujourd'hui. Ce qui explique, sans doute, en partie le succès du livre.

Indubitablement, pour ***Scurati***, la littérature demeure une forme de connaissance. Il se dit même, conscient de sa responsabilité à l'égard des nouvelles générations qui vivent, à ses yeux, sous une autre forme de dictature, celle du présent, et qui risquent bien de ne connaître, cette période de leur histoire (italienne, mais aussi européenne et mondiale) uniquement par le biais de son livre ou bien encore de son adaptation prochaine en série. Car c'est aussi le sentiment de l'histoire qu'il s'agit de communiquer à ces nouveaux lecteurs, en leur transmettant, sous une forme vivante et accessible, la mémoire des évènements. Pour autant, le livre de ***Scurati***, s'adresse aussi à ceux qui pensent bien connaître la période et que ne rebutent pas (et ils auraient tort de l'être), le fait d'associer et avec quelle maestria, des éléments fictionnels à des documents d'archives.

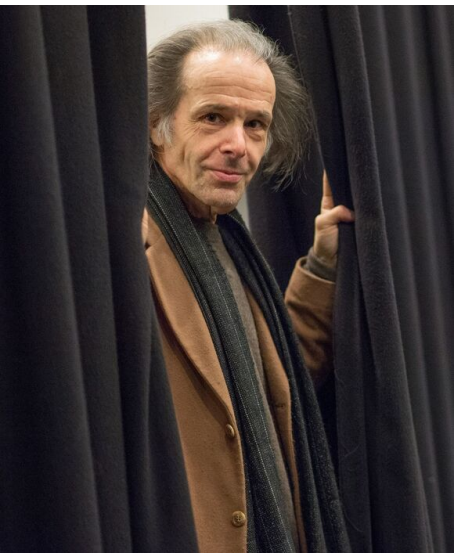
Ligne éditoriale



Elle pourrait tout aussi bien, consister à redonner sa véritable place, une place centrale, aux lecteurs.

L'idée m'en est venue en lisant, ce matin, ce passage de ***L'HOMME AUX TROIS LETTRES*** de ***Pascal Quignard***, paru aux éditions **Grasset**, en 2020 : *J'ai volé tout ce que j'ai lu. Un vrai voleur est celui qui entre tout seul, le cœur battant, tous les sens en alerte, tout le corps tendu, les yeux impatients, au cœur de la nuit, dans la maison où il ne connaît rien.*

Libraires, éditeurs, auteurs, ne sommes-nous pas, avant tout, des lecteurs, voués à nous rendre les complices tacites et impunis, d'innombrables fric-frac, toujours perpétrés, *furtivement* et dans la solitude ?



Peer de Smit habite à Sottrum, une commune de 6000 habitants, située dans le Nord de l'Allemagne, dans le Land de Basse-Saxe et l'arrondissement de Rotenburg. Très actif au sein du Theater im Sozialen de sa ville, il a pris, il y a deux ans sa retraite et travaille aujourd'hui, bénévolement, à l'institut EchoRaum Arts de l'université d'Ottersberg. Il y mène, avec son épouse, Rée de Smit, danseuse et chorégraphe, des projets de théâtre avec des professionnels et des amateurs en dehors des institutions théâtrales établies. Il a publié des essais sur le théâtre et sa correspondance avec ***Paul Celan***, ouvrages disponibles seulement en allemand.

Il a commandé, sur notre site, le 31 décembre, un exemplaire de ***LES RUES DANS L'AURORE*** d'***André Dhôtel***. Il témoigne de son intérêt pour son œuvre dont il est un familier et qu'il lit en français.

*C'est par hasard que j'ai rencontré un premier roman d'**André Dhôtel** il y a trente-cinq ans. J'avais lu **LE PAYS OÙ L'ON N'ARRIVE JAMAIS** en allemand puis j'avais oublié… Il y a trois ans, j'ai décidé de lire ses romans en français. Je n'avais jamais lu tout un livre en français avant. Parce que les autres romans de **Dhôtel** n'étaient pas traduits en allemand, il ne me restait pas d'autres possibilités, que de les lire dans leur langue d'origine. Ainsi j'ai commencé à lire tous les livres d'**André Dhôtel** que je pouvais acquérir. Il ne me reste à ce jour plus que quelques titres devenus introuvables, parmi eux, **LES RUES DANS L'AURORE**. En poursuivant mes recherches je suis enfin tombé sur la réédition de ce titre par les éditions* **Sous le Sceau du Tabellion**. *J'ai essayé aussitôt de commander le livre chez Amazon mais ce n'était pas possible. Alors j'ai essayé par l'intermédiaire du site.*

*Je crois que **Dhôtel** est un auteur gravement sous-estimé, et sans doute mal compris ou « à demi-compris ». Je crains que **Dhôtel** ne soit lu comme un auteur qu'on juge volontiers passéiste, désuet, socialement pas très pertinent. Pour moi l'essence même de ses œuvres est profondément actuelle et en aucune façon datée ou périmée. **André Dhôtel** campe des personnages dans des relations fusionnelles et contemplatives avec la nature qui les entoure où, pour le citer, « en accord avec l'existence obscure des bêtes et des plantes ». Une posture à laquelle la puissance poétique des situations et du style confère un caractère très concret et spirituel tout à la fois qui métamorphose et transforme en profondeur la relation qu'entretient l'homme avec le monde, avec autrui. Pour moi, cela ne tient pas uniquement à son art de la narration, parfaitement maîtrisé mais aussi à l'ancrage dans la réalité de la langue poétique de **Dhôtel**. Pour lui et pour les protagonistes de ses romans, les choses de la nature sont perçus, au même titre que les individus, comme des sujets à part entière. Et la rencontre, entre les uns et les autres, s'établit en pleine conscience. « La règle essentielle est de ne rien vouloir ni rien observer » ai-je lu dans **TERRE DE MÉMOIRE**.*

Son propos me semble très actuel, lié à l'avenir du monde et je partage cette conviction qu'une relation spirituelle est possible avec des herbes, des animaux, des nuages, la mer, mais évidemment aussi, avec les hommes, leurs réalisations et qu'elle fait encore défaut dans beaucoup de réflexions en rapport avec la protection de l'environnement naturel et la nécessité impérieuse de prévenir une catastrophe climatique annoncée.

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations sont bien sûr accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter régulièrement, il ne cesse d'évoluer et de s'enrichir.